

François RASTIER

L. I. M. S. I. - C. N. R. S. (Orsay)

LA CROISEE DES CHEMINS

Situation de la linguistique

La linguistique est la dynamique du royaume spirituel.

Novalis

Une machine invente une langue universelle. Etant donné que personne ne peut la comprendre, tout le monde l'adopte.

Elias Canetti

La linguistique est en voie de prendre place parmi les sciences cognitives. Pour apprécier cette situation nouvelle, et mesurer ses conséquences, considérons les conditions où se trouve cette discipline. Examinons successivement ce qui touche la théorie linguistique et son objet, la demande sociale à laquelle elle doit répondre, et l'organisation de la recherche qui en découle.

1. L'objet d'une science est déjà une formation théorique, non une donnée empirique. L'activité scientifique le déforme et le réformé, en modifiant la perception et la compréhension que nous en avons. Mais par ailleurs, pour les sciences sociales particulièrement, il évolue en raison d'autres facteurs objectifs; et cette évolution se reflète tôt ou tard sur le plan théorique. Ainsi la mutation de la linguistique s'accompagne d'une mutation de son objet. Au début de ce siècle, elle était parvenue à embrasser trois diversités :

(i) La diversité synchronique des langues, qui depuis la renaissance était mieux connue avec les progrès de l'impérialisme¹,

1 Ce mot n'est pas pris au sens léniniste. Rappelons par exemple comment Catherine de Russie avait ordonné à P. S. Pallas l'inventaire et la description des langues de son empire (c'est Leibnitz qui avait d'abord conseillé Pierre le Grand dans cette entreprise).

du colonialisme et de l'évangélisation². La linguistique comparée, qu'elle soit typologique ou contrastive prend pour objet cette diversité.

(ii) La diversité diachronique des langues, leurs filiations, leurs permanences et leurs évolutions sont à la base de l'immense édifice de la linguistique historique. La formation de grands états nationaux en Europe au siècle dernier, et notamment l'Allemagne, est sans doute pour beaucoup dans l'intérêt pour l'histoire des langues : il s'agissait aussi de donner aux nations européennes une légitimité qui se justifiait, entre autres, par l'histoire de leur langue³.

(iii) La diversité interne des langues, dans leur variété régionale, dialectique, voire locale, soulignée avec l'essor de la dialectologie, de la créolistique, des atlas linguistiques, etc.

Or ces trois diversités en viennent à présent à se réduire, ou à se trouver dépréciées. Rappelons quelques regrettables évidences :

(i) Le nombre des langues vivantes⁴ décroît inexorablement, par l'extinction des populations qui les parlent, par leur acculturation, leur alphabétisation dans les langues dominantes. Les quelques dizaines de langues les plus parlées trouvent de plus en plus de locuteurs; les moins parlées en trouvent de moins en moins.

(ii) Leur diversité interne s'atténue. Elles sont uniformisées par la norme écrite, et par les médias. Le caractère centralisé des états modernes favorise bien entendu cette évolution.

2 Les religions chrétiennes occidentales sont les seules religions révélées qui traduisent systématiquement leurs livres saints. La dette des linguistes à l'égard des missionnaires ne sera jamais éteinte. Cf. par exemple les six volumes du *Catalogo de la lenguas de la naciones conocidas* (Madrid, 1800-1805) dans lequel le Père Hervàs présentait le *Pater noster* dans plus de trois cents langues.

3 Par exemple, la richesse de la linguistique tchèque dans la première moitié de ce siècle n'est-elle pas encore liée aussi, en quelque manière, à l'acuité de la question nationale ?

4 Sans revenir au darwinisme linguistique (qui comparait abusivement les langues à des espèces biologiques) prenons le mot *vivantes* au pied de la lettre : formations culturelles, les langues sont aussi des productions biologiques. Elles présentent d'ailleurs toute la profusion et la superfluité du vivant. Leur nombre décroît, en même temps que décroît le nombre de toutes les espèces vivantes. Mais il manque encore une *écologie linguistique*.

(iii) Enfin l'intérêt pour l'histoire des langues s'est notablement émoussé. Cela est lié sans doute au recul général de l'historicisme, comme à l'éloignement du modèle culturel humaniste, qui trouvait à la tradition bien des charmes ; et complémentaiement au renouveau de l'universalisme, dont témoignent aujourd'hui les linguistiques cognitives ; or, si l'universalisme a une histoire, l'universel n'en a pas.

2. Par un paradoxe apparent, à la restriction de l'objet répond une universalisation du modèle théorique. Alors que la linguistique historique et comparée trouvait son unité dans la linguistique générale, ces dernières décennies auront vu le succès, inégal mais incontestable, de grammaires *universelles* (notamment celles de Chomsky, Montague, et Shaumjan). Elles visent la formalisation (en se référant à la théorie des langages formels) et utilisent pour cela diverses logiques (calcul des prédicats représentant les Formes Logiques chez Chomsky, lambda-calcul chez Montague, logique combinatoire chez Shaumjan). Relativement à la linguistique générale et comparée, les grammaires universelles marquent une triple rupture, que leurs initiateurs se plaisent à souligner. Elle touche :

(i) La méthodologie, par l'utilisation de la logique comme organon.

(ii) Le statut épistémologique de la linguistique, considérée comme une branche des mathématiques ou vouée à s'absorber dans la psychologie, puis dans la biologie. Ces réductions permettent d'intégrer la linguistique aux sciences cognitives, en la dissociant des sciences sociales.

(iii) La gnoséologie : à l'empirisme rationnel de la linguistique générale, qui cherchait à dégager des faits attestés, des régularités voire des lois, s'oppose le dogmatisme⁵ de grammaires universelles constituées déductivement, et qui visent l'axiomatisation -

5 Nous estimons que l'empirisme s'oppose au dogmatisme, non au rationalisme. Les théories dogmatiques - comme l'idéalisme transcendantal kantien - se sont certes arrogé le rationalisme. Mais à leur conception dogmatique du rationalisme nous souhaitons opposer un rationalisme empirique.

sans disposer des mêmes possibilités régulatrices de la réfutation par l'expérience que des théories physiques, par exemple.

Remarque : La mutation d'une partie de la linguistique générale en linguistique universelle n'a pas été suffisamment étudiée. C'est sans doute dans les années trente, au sein du cercle linguistique de Copenhague qu'elle apparaît le plus clairement, dans les travaux contrastés de Brondal et de Hjelmslev, Chez ce dernier en particulier, le chemin qui a conduit des *Principes de grammaire générale* (1928) au *Résumé d'une théorie du langage* (posthume) paraît tout à fait exemplaire⁶.

L'universalisme actuel en linguistique ne se limite pas aux grammaires universelles. Un des terrains de prédilection est évidemment la sémantique, puisque dans notre tradition le sens linguistique a presque toujours été réduit au concept logique (pour des raisons philosophiques et théologiques qui ne sont pas encore exténuées). On a vu ainsi se multiplier des théories des *universaux* sémantiques (noèmes, archétypes, primitives). Celle de Anna Wierzbicka est particulièrement révélatrice : elle admettait en 1972 13 primitives, mais depuis 1980 leur nombre s'élève à 15⁷. Ces «atomes cognitifs» rappellent explicitement «l'alphabet des pensées humaines» de Leibnitz (cf. Wierzbicka, 1989, pp. 106-107).

Bref, l'universalité formelle des grammaires comme l'universalité substantielle des primitives repose, sur l'universalité de l'esprit humain, soit, en termes plus modernes, du cerveau, doté ou non d'un organe du langage, peu importe ici. L'intégration progressive de la linguistique aux recherches cognitives est évidemment liée avec le renouveau des théories universalistes en linguistique.

Elle est liée aussi à la restriction de l'objet linguistique. Comme le montre l'histoire des idées linguistiques, les théories univer-

⁶ Voir la thèse en cours de Michael Rasmussen. On trouvera quelques éléments dans notre édition des *Nouveaux Essais* (Paris, PUF, 1985).

⁷ A comparer avec la centaine de primitives de Masterman, les 23 de Zholkovsky, la vingtaine de Greimas, les 11 puis 14 de Schank, et le prudent millier de Waltz et Pollack. Wierzbicka concède : «Il est possible bien entendu que l'ensemble de 15 éléments proposé dans *Lingua Mentalis* [1980] soit trop restreint; qu'il n'inclue pas des éléments vraiment nécessaires. Mais quel que soit le nombre, l'ensemble doit être minimal» (1989, p. 117).

salistes réduisent la triple diversité des langues à des phénomènes inessentiels, relativement aux caractéristiques essentielles du *langage*⁸.

Enfin la restriction de l'objet s'accompagne d'un changement de *statut épistémologique* de la linguistique.

De science sociale, elle passe sous la dépendance des sciences de la nature ou des mathématiques (regrettablement privées, pour l'occasion, de toute référence au continu, à l'espace, à l'infini, ou même aux très grands nombres). La réduction de l'objet permet en effet de surestimer ses régularités. On sait par exemple comment les néogrammairiens posaient des lois absolues⁹ : «des lois phonétiques, proclamait Osthoff, agissent d'une façon aveugle, avec une nécessité aveugle». Concevant les lois linguistiques à l'exemple des lois physiques, ils fondaient la théorie du langage sur une *mécanique* de l'esprit (cf. Hermann Paul, *Prinzipien der Sprachgeschichte*) selon une psychologie héritière de la physique classique¹⁰.

Pour ce qui concerne aujourd'hui les grammaires universelles, la linguistique, selon Chomsky, s'absorbe dans la psychologie, et en fin de compte dans la *biologie*. Cela explique notamment pourquoi il considère sa grammaire universelle comme une «composante hypothétique du patrimoine génétique». Et Shaumjan (qui tente depuis trente ans de rivaliser avec lui) raisonne de même quand

8 Cf. Lesclés, 1989, p. 16 sur les «caractéristiques essentielles du Langage» et sa «nature sémiotique invariante» opposées aux «traits accidentels» des langues et à leurs «particularités contingentes». C'est l'hypostase d'une abstraction, le Langage, jugée essentielle et nécessaire, qui précisément permet de considérer certaines parties de l'objet empirique comme accidentelles ou contingentes.

9 Saussure doit beaucoup aux néogrammairiens. Sa conception très forte du système linguistique - ensemble homogène de règles, et non hiérarchie variable de régularités - transpose peut-être sur le plan synchronique leur conception déterministe de la diachronie. En tout cas il fixe à la linguistique l'objectif de discerner des lois panchroniques («chercher les forces qui sont en jeu de manière permanente et universelle dans toutes les langues, et [...] dégager les lois générales auxquelles on peut ramener tous les phénomènes particuliers de l'histoire»).

10 Il serait intéressant de réétudier de ce point de vue la psychomécanique du langage, voire les théories de l'énonciation.

il rétorque que ce n'est pas la Grammaire Universelle de Chomsky, mais la sienne, qui appartient à ce précieux patrimoine...

Enfin pour Montague, la situation de la linguistique est claire: il repousse l'idée qu'elle soit une branche de la psychologie, car elle relève des mathématiques.

A y regarder de plus près les autres grammaires universelles que nous avons citées en relèvent aussi. Elles s'appuient en effet sur la théorie des langages formels. On sait qu'elle se subdivise en deux sections: la théorie des grammaires, et la théorie des automates. C'est la théorie des grammaires qui fournit un concept mathématique de *règle*, sans doute trop fort pour les régularités linguistiques. En outre le strict parallélisme entre théorie des grammaires et théorie des automates permet le projet d'une génération automatique des phrases grammaticales et, subsidiairement, d'utiliser la grammaire universelle en informatique linguistique, ancrant ainsi, par le biais de l'I. A., la linguistique parmi les recherches cognitives.

En somme, l'universalisme contemporain en matière de théorie linguistique peut être caractérisé par trois facteurs diversement corrélés.

a) Les G. U. réduisent l'objet empirique à des langues dont les diversités synchronique et diachronique ont été réduites. Corrélativement, elles créent un objet idéal qui excède toute empirie: les langues possibles, qu'elles se fixent également pour tâche de décrire¹¹.

b) Elles surestiment le caractère systématique des langues. Une langue serait constituée d'un seul système (et non de divers types de systémativité en interaction optative) et ce système serait descriptible par des *règles* (au sens des langages formels), ce qui exclut de fait les normes, et isole ainsi la langue et son entour social.

¹¹ Ainsi, pourrait-on dire, l'objet empirique de la linguistique universelle est plus restreint que celui de la linguistique générale, alors que son objet réel est plus étendu. Ceci confirme que ces deux «linguistiques» ne sont pas simplement des paradigmes alternatifs au sein d'une même discipline, mais deux disciplines distinctes (qui connaissent d'ailleurs en leur sein des conflits entre paradigmes).

c) Elles séparent la linguistique des sciences sociales pour la rapporter aux sciences de la nature ou aux mathématiques, ou du moins à une image appauvrie des unes et des autres.

2. Les théories linguistiques reflètent même indirectement une demande sociale, ou du moins elles doivent s'adapter à cette demande¹². Bien qu'elle ne soit pas absente de leurs préoccupations, cette question n'apparaît guère dans les écrits des linguistes : ils préfèrent en général en rester au plan théorique. Elle doit cependant être abordée avec lucidité.

A présent, les demandes adressées à la linguistique dans nos pays concernent deux grands secteurs : la didactique des langues, qui progresse avec la scolarisation et les échanges internationaux; et l'ingénierie linguistique, qui définit des produits d'intelligence artificielle¹³. Seul le second intéresse directement la recherche cognitive, et nous nous limiterons à lui.

Une première constatation renforce ce que nous disions plus haut sur la restriction de l'objet : cette demande intéresse un nombre infime des langues vivantes¹⁴, environ 1%, d'ailleurs indo-européennes pour la plupart. Encore s'agit-il bien entendu de version standardisées de ces langues, considérées évidemment en synchronie. Ces restrictions résultent de données économiques : seuls les pays les plus développés peuvent mettre sur pied une industrie de la langue¹⁵.

Au demeurant, on ne peut plus analyser la demande sociale dans un cadre simplement national. Par exemple, l'effort économique sans précédent consenti par le Japon pour la traduction automatique a pour but de briser son isolement linguistique à l'égard des autres pays industrialisés.

12 Sur cette notion, et son rôle pour caractériser les théories linguistiques, cf. Auroux, 1986.

13 Ces deux secteurs se recoupent dans l'enseignement assisté par ordinateur. Nous avons fait ailleurs une typologie des produits d'ingénierie linguistique (l'auteur, 1987).

14 Et, bien entendu, aucune des langues mortes.

15 Le mot d'*industrie*, largement employé à ce propos par les décideurs, doit certainement être pris au sens large : l'ingénierie linguistique relève en fait du secteur des services.

En règle générale, l'informatique linguistique est un enjeu, encore modeste certes, de la compétition économique politique et culturelle que se livrent les grandes nations industrialisées. Par exemple, on sait que les recherches cognitives doivent beaucoup aux Etats-Unis; au cours de la décennie précédente la fondation Sloan et la N. S. F. ont beaucoup dépensé pour les promouvoir. Mais cette dette n'est-elle pas réciproque, puisque l'essor mondial des recherches cognitives diffuse des théories, des modes de pensée, des terminologies (voire des logiciels et des matériels) typiquement nord-américains? En tout cas l'impérialisme économique, politique ou culturel a toujours fait bon ménage avec les théories universalistes, puisqu'elles annulent les différences culturelles, et constituent la forme suprême de l'ethnocentrisme.

La maîtrise sociale du langage connaît en tout cas une phase nouvelle. L'invention de l'écriture avait vu l'apparition des premiers métiers du langage (scribes). Avec celle de l'imprimerie ces métiers accèdent au stade commercial développé. Avec l'informatique, au stade industriel.

La demande sociale prend alors des caractères nouveaux et conduit à poser des problèmes scientifiques nouveaux. Par exemple la génération de textes n'avait jamais été abordée par la linguistique, sinon d'une manière partielle et spéculative¹⁶. En particulier, la synthèse de la parole notamment dans ses aspects prosodiques avait été peu étudiée; or elle recèle aujourd'hui des enjeux économiques considérables¹⁷.

Ces problèmes nouveaux, ou posés de façon nouvelle, présentent par eux-mêmes un intérêt heuristique. Ils engagent en effet à ne pas se satisfaire des descriptions reçues : par exemple la phonologie classique ne sert en analyse automatique de la parole qu'à classer des problèmes théoriques, mais guère à les résoudre.

16 Malgré Bühler et Guillaume notamment. Le problème de la génération était traité théoriquement dans les grammaires générales des XVII^e et XVIII^e siècles comme un passage du jugement logique à la phrase. Techniquement, il a toujours été détenu par la rhétorique jusqu'à sa disparition.

17 Avec l'élaboration de produits d'informatique linguistique grand public, des facteurs *esthétiques* (que la linguistique a délégués à d'autres disciplines) vont sans doute être pris enfin en considération. Il y va de l'agrément des *interfaces agréables*.

Si donc une nouvelle demande sociale conduit indirectement à réélaborer des théories qui répondaient à d'autres demandes, elle conduit aussi par là à approfondir la connaissance d'un objet par ailleurs restreint. Enfin, les nouvelles demandes conduisent à modifier l'équilibre théorique interne de la linguistique : l'effort de recherche se porte alors exclusivement sur certains secteurs.

3. Cette évolution est d'autant plus sensible que la sociologie actuelle de la recherche linguistique la rend plus docile à la demande sociale. En disant cela, je ne me rallie pas à sociologisme épistémologique américain qui voudrait expliquer les révolutions scientifiques par la lutte de divers lobbys de chercheurs et d'universitaires. Je souhaite souligner certains changements. Naguère, la linguistique générale s'est développée au XIXe dans les universités, maîtresses de leurs programmes de recherche, et poursuivant avec des moyens restreints une entreprise immense et désintéressée. Aujourd'hui les recherches sur le langage sont menées aussi non seulement dans des laboratoires de recherche (publics), mais encore dans des entreprises privées. La collectivité des linguistes s'est donc à la fois divisée et diversifiée. La diversification de la collectivité des linguistes et des institutions de recherche présage vraisemblablement un éclatement de la discipline.

Plutôt que de *linguistique*, on préfère parler de *sciences du langage*. Ce pluriel accueillant n'est pas seulement le symptôme d'un oubli : la linguistique est la seule discipline scientifique qui prenne pour objet spécifique les *langues*, alors que de la philosophie à la sociologie mainte discipline traite à l'occasion du *langage*. Ce pluriel renonce à l'unité.

Elle va être sans doute rompue par une division institutionnelle - qui reflète une division épistémologique. La linguistique générale, et son objet les langues, iront rejoindre la philologie dans quelque glorieux conservatoire des sciences sociales. La linguistique universelle, développée en linguistique informatique¹⁸, rejoint déjà

18 Cette linguistique informatique n'est en fait - sans jouer sur les mots - que de l'informatique linguistique : un secteur de l'I. A. spécialisé dans les traitements automatiques du langage. Ses objectifs technologiques ne sont pas ceux de la linguistique. En France, l'informatique linguistique dépend administrativement, avec l'I. A., des sciences pour l'ingénieur.

l'intelligence artificielle et la psychologie cognitive parmi les sciences et techniques de la cognition et de la communication. Et pourquoi, le fameux «organe du langage» aidant, la linguistique ne se trouverait-elle pas ensuite - comme en France la psychologie cognitive - intégrée aux sciences de la vie?

Les trois composantes de la collectivité des linguistes diffèrent quelque peu. Mais toutes trois pratiquent la *chasse au contrat*; toutes les institutions les y encouragent, et réclament des *résultats*. Les besoins en matériel, la lourdeur des investissements, conduisent à privilégier les recherches rapidement rentables, ou du moins susceptibles de trouver des applications à moyen terme.

Cela annonce un nouveau mode de régulation des théories linguistiques elles-mêmes : l'efficacité pratique va l'emporter sur le bien-fondé théorique. La technologie, longtemps considérée comme servante devient maîtresse, et les rapports traditionnels entre science et technologie s'inversent. Les théories linguistiques deviennent des instruments, des outils parmi d'autres. La justification des théories réside dans leurs applications, puisque «la preuve du pudding c'est qu'on le mange». Et pourtant, le lien entre les théories linguistiques et leurs applications est plus incertain encore que dans les sciences de la nature.

Le critère du «ça tourne»¹⁹ permet certes de trancher entre les théories rivales, voire de choisir entre les chapelles scientifiques et les lobbys académiques. Il reste malgré tout dépendant de la demande sociale du moment, et de l'état de l'art informatique. On a vu naguère comment la versatilité des décideurs pouvait sacrifier des pans entiers de la recherche sur la foi de rapports mal interprétés (cf. l'arrêt des recherches sur la traduction automatique après le rapport ALPAC, ou le discrédit durable jeté sur le connexionisme par l'ouvrage de Minsky et Papert sur les perceptrons). C'est l'idée même de recherche fondamentale à long terme qui se trouve alors reconsidérée.

19 Cette expression sanctionne une mise en oeuvre informatique aboutie. Les premiers ordinateurs, héritiers de la pascaline, affichaient leurs résultats par des compteurs tournants comme on en voit encore sur les machines à sous américaines de type *bandit manchot*.

Que la pratique tranche, soit. Mais la compétition entre théories n'est pas égale pour d'autres raisons, qui tiennent aux moeurs académiques de la recherche cognitive. Ainsi les théories d'origine nord-américaine sont considérées avec une bienveillance de principe. Celles qui ne sont pas formulées en anglais n'ont guère de chances de retenir l'attention; de même bien entendu, celles qui ne s'appuient pas sur les idées reçues et les références communes. Enfin, les moeurs académiques nord-américaines imposant de savoir se vendre, l'agressivité médiatique prime bien souvent.

Mais, plus profondément, la prééminence de la théorie sur la pratique n'est peut-être pas seulement inversée. On assiste sans doute à une technologisation des théories.

En premier lieu, on sait qu'historiquement, la discipline fondatrice de la recherche cognitive²⁰ a été l'Intelligence Artificielle. Or l'I. A., quoi qu'on en dise, est indéniablement une technologie. Et même le statut scientifique de l'informatique doit être questionné : c'est la science du traitement de l'information, nous dit-on. Or il reste douteux que l'*information* ait un type d'objectivité propre à fonder une science²¹. Quant au traitement, c'est un objectif technologique.

Il faudrait alors accepter la définition de Winograd : «la réalisation de systèmes informatiques a [...] un aspect théorique, que l'on appelle souvent la science cognitive» (1983, p. 4). Si bien que la science cognitive n'est pas une science, car elle n'a pas d'*objet*. C'est alors simplement un rassemblement de disciplines autour d'*objectifs* technologiques communs. C'est pourquoi l'I. A., en sa qualité de technologie, reste au centre de la recherche cognitive, y compris pour le paradigme connexionniste : elle est en effet le lieu où les différentes disciplines se retrouvent pour collaborer.

Une ambiguïté demeure cependant, car les objectifs ultimes de l'I. A. sont de l'ordre de la science (voire de la philosophie). Mais elle ne parvient, dans le meilleur des cas, qu'à *simuler* la science, car elle ne dispose d'aucun des moyens de régulation propre aux sciences (notamment parce que la simulation ne peut valoir l'expérimentation).

20 Pour nuancer ce raccourci, cf. l'auteur, 1989.

21 Tout comme l'*objet* ou la *forme* pris en général.

Il convient donc de distinguer l'objectif mythique de l'I. A. (et à sa suite de la recherche cognitive) : déposséder la philosophie du problème de la connaissance et l'instituer en objet de science; et son objectif pratique : créer des produits d'ingénierie.

L'objectif mythique est certainement stimulant, pour les chercheurs comme pour les décideurs, et il console des échecs pratiques. Mais la déontologie scientifique nous engage à ne retenir que l'objectif *pratique* et à caractériser le type d'interdisciplinarité qu'il exige.

Nous avons écarté l'hypothèse que la cognition soit un objet scientifique, et il ne s'agit donc pas d'une interdisciplinarité qui puisse conduire à une fusion théorique. Si la cognition n'est pas non plus un domaine d'objectivité que plusieurs disciplines puissent occuper, même partiellement, de façon à pouvoir y établir des échanges théoriques²², il existe un troisième type d'interdisciplinarité. C'est la collaboration technique. Elle est difficile à caractériser, car notre tradition philosophique a injustement marginalisé et dévalorisé la technique - ce pourquoi notamment des technologies comme l'I. A. veulent encore passer pour des sciences. Faute donc de ce que l'on pourrait appeler une épistémologie de la technique, nous pourrions brièvement caractériser l'interdisciplinarité technique ainsi :

- (i) Elle ne modifie pas l'objet des sciences en interaction
- (ii) Corrélativement, elle n'a pas d'incidence sur leurs modes de régulation théorique.
- (iii) En revanche, elle permet voire exige des simplifications drastiques du matériel théorique : la pertinence pratique l'emporte sur la pertinence théorique et toutes les simplifications sont légitimes, du moment qu'elles se prêtent à l'objectif visé. Par exemple, on peut utiliser des analyses fines pour faire des systèmes de traitement automatiques par mots-clé. Cela n'enlève rien à la linguistique, au contraire.

²² Comme c'est par exemple le cas pour le domaine du langage, que la linguistique, la psychologie, la sociologie, la neurologie étudient chacune à sa manière propre.

(iv) Les problèmes techniques rencontrés peuvent être le symptôme de difficultés théoriques. Ils revêtent alors une valeur heuristique.

(v) Enfin, la collaboration entre chercheurs de disciplines différentes leur permet de mieux percevoir les spécificités de leurs disciplines, et de les modifier (emprunts, imitations, émulations, etc.). L'incidence de ce facteur sociologique sur le plan théorique est indéniable.

La conception de la recherche cognitive qui s'impose alors paraît certes minimaliste. Soit, mais un effort de lucidité était nécessaire, et on sert mieux la recherche cognitive en récusant ses prétentions à la scientificité qu'en reprenant à son propos des niaiseries grandiloquentes. Enfin, sans paradoxe aucun, reconnaître le caractère purement technique de la recherche cognitive permet de reconnaître la spécificité des disciplines scientifiques qui y prennent part, de la linguistique aux mathématiques, sans les réduire de fait aux formes appauvries qu'elles revêtent nécessairement dans leur collaboration.

4. Dans les trois domaines que nous avons abordés (les théories linguistiques et les objets qu'elles produisent, la demande sociale, et la sociologie de la recherche) nous n'avons souligné que les évolutions qui nous paraissent les plus importantes, même s'il ne s'agit que de tendances, et non de processus partout dominants.

Les linguistes, pour leur part, ne peuvent agir que dans le premier domaine. Il ne s'agit pas pour eux de s'effaroucher, de contrarier l'évolution de leur discipline, mais plutôt de la favoriser, en recherchant un équilibre et une unité qui ne seront bien sûr jamais atteints. Pour cela il faut en premier lieu reconnaître le caractère *cumulatif* des connaissances linguistiques, et non seulement préserver des acquis, mais les reformuler, les réévaluer, et les réutiliser.

Or la théorie de la *table rase* semble toujours en vigueur²³. Que la présomption et/ou l'ignorance dont elle témoigne fassent fi de

23 Voir par exemple Bellier, 1989, p. 23 : «Le changement de perspective qui donne pour objet à la linguistique non plus des langues mais des grammaires (c'est-à-dire un réseau de principes universels, caractérisant la faculté de lan-

la déontologie scientifique, peu nous importe ici. Le problème qui se pose à nous est celui de la *translatio studii*²⁴. Il faudrait notamment que la linguistique cognitive qui se développe puise tirer profit des acquis des autres secteurs de la linguistique.

L'ignorance délibérée facilite bien entendu les (re) découvertes à peu de frais. Après être devenu universellement célèbre pour avoir été le dernier à découvrir les cas, Fillmore confessait ingénument en 1975 qu'il venait de découvrir l'existence de l'*ergatif*! Il n'allait pas s'arrêter en si bon chemin et reformulait dès 1978 la théorie des champs sémantiques sous le nom de *scenes and frames semantics* (pour une analyse, cf. Post, 1988). Au lieu de frapper de nullité la linguistique dite structurale n'aurait-il pas été plus simple de lire par exemple *La catégorie des cas* de Hjelmslev (qui, lui, dépasse ses prédécesseurs parce qu'il en tient compte) ou *Die Wunder der Sprache* de Porzig? C'est déjà trop demander, puisque le fil de l'histoire a déjà été rompu, d'abord dans l'esprit des tenants du «nouveau paradigme», et bientôt dans la collectivité linguistique tout entière.

Les recherches sur l'histoire et l'épistémologie de la linguistique ont connu depuis quinze ans un essor sans précédent. On y a vu un signe de crise. Mais outre que les crises sont chose normale

gage, dont les paramètres ont été fixés pour des valeurs spécifiques) a pour conséquence que les «constructions» de la grammaire traditionnelle cessent d'avoir une réalité théorique. On les considérera plutôt comme des «épiphénomènes taxinomiques» (Chomsky, 1988) [...]. La contradiction que recèle ce propos nous paraît révélatrice. D'une part on sait que la théorie des grammaires relève, avec la théorie des automates, de la théorie des langages formels. D'autre part, pour appliquer malgré tout aux langues cette théorie issue d'une autre discipline que la linguistique, il a bien fallu reprendre (qui plus est de manière non critique) les catégories traditionnelles des grammaires non formelles, et notamment l'inventaire des parties du discours dont Denys le Thrace présentait déjà une conception aboutie, résumant des siècles de *découvertes*. En la matière, on ne périmé les théories précédentes qu'en niant en avoir hérité. Chomsky lui-même l'admettait indirectement quand il reconnaissait, dans un accès de modestie, que la linguistique n'avait pas encore connu son Galilée.

24 En linguistique, notre siècle aura vu la *translatio imperii* de l'Allemagne aux États-Unis. Quant à la *translatio studii*, elle reste à assurer.

N. B. :Yves-Marie Visetti a formulé sur un premier état de ce texte des observations fort pertinentes, et je n'ai pu faire mieux que de les reprendre, parfois littéralement, avec son accord.

et nécessaire dans l'histoire d'une science, ces recherches nous permettent de considérer la situation présente avec lucidité, en somme de mesurer ce que nous allons perdre sans doute et peut être gagner.

Si la scission de fait entre la linguistique universelle (qui prend pour objet le langage) et la linguistique générale (qui prend pour objet les langues) venait à se consommer aussi sur le plan académique, la linguistique des langues exclue de fait du champ des recherches cognitives pourrait trouver sa place dans un autre regroupement scientifique, propre aux sciences sociales, dans une sémiotique générale des cultures. Ce serait d'ailleurs une place éminente; en effet, la méthode comparative élaborée par la linguistique est à la source de révolutions scientifiques en mythologie et histoire des religions (Dumézil) comme en anthropologie sociale (Lévi-Strauss).

Pour que cette alternative se dessine, il faudrait toutefois qu'une demande sociale se précise; et bien entendu que les sciences sociales puissent affirmer leur spécificité. Un tel projet interdisciplinaire aurait pu prendre corps dans les années soixante, sous l'étiquette trop accueillante du structuralisme. Mais la linguistique était déjà divisée; le marxisme universitaire alors régnant a sans doute empêché les sciences sociales de formuler un projet cohérent; et la sémiotique est retournée à la philosophie, d'où elle venait.

Aujourd'hui, d'autres projets interdisciplinaires pourraient être formulés, qui chacun laissent une part à linguistique.

En premier lieu, comme le débat récent sur le *subsymbolique* l'a rappelé, l'I. A. est essentiellement une technologie sémiotique. Le problème principal qu'elle a à résoudre, c'est de traduire des langages de haut niveau en langages de bas niveau, et réciproquement. Les langues dites naturelles sont sans doute des langages du plus haut niveau qui soit. En tout cas, en tant que secteur d'une sémiotique générale encore à construire, la linguistique a pleinement sa place dans cette direction de recherches encore peu exploitée sur le plan théorique.

Une seconde direction, encore moins exploitée, donne à la linguistique une place éminente. Il s'agit non pas d'unifier, mais

d'articuler les sciences de la vie et les sciences sociales en faisant la part des phénomènes culturels dans la cognition. L'hypothèse de Sapir-Whorf est au centre de ce débat. Les études sur la perception sémantique ont notamment pour but de la relativiser, en réfutant et confirmant à la fois. Si cette direction pouvait être poursuivie, l'affrontement entre universalisme et culturalisme quitterait le stade des opinions pour s'élever vers une synthèse audacieuse.

BIBLIOGRAPHIE

- AUROUX, S. (1986) Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques, *Bulletin de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, 7, pp. 1-26.
- BELLIER, P. (1989) Mouvement et interprétation : les interrogatives indirectes en français, *Langages*, 95, pp. 23-34.
- DESCLES, J-P. (1988) Langage et cognition. Avant-propos, *Intellectica*, 6, pp. 1-41.
- POST, M. (1988) Scenes-and-Frames Semantics as a Neo-lexical Field Theory, in Hüllen, W., Schulze, R. éd. *Understanding the Lexicon*, Tübingen, Niemeyer, pp. 36-45.
- RASTIER, F. (1987) Présentation, in «Sémantique et Intelligence Artificielle», *Langages*, 87, pp. 5-19.
- RASTIER, F. (1988) Paradigmes cognitifs et linguistique universelle, *Intellectica*, 6, pp. 43-74.
- RASTIER, F. (1989) Linguistique et recherche cognitive, *Histoire Epistémologie Langage*, XI, 1, pp. 5-31.
- WIERZBICKA, A. (1989) Semantic Primitives and Lexical Universals, *Quaderni di Semantica*, 19, pp. 103-121.
- WINOGRAD, T. (1983) *Language as a Cognitive Process, Vol. I : Syntax*, New York, Addison Wesley.

F. RASTIER